

PARTIE THEORIQUE

II. — SECTION: LA POESIE.

II. Leçon. — Les Éléments de la poésie.

1. La définition de la poésie une fois connue, il y a lieu d'insister sur les **éléments** qui lui sont propres, qui la constituent.

Ces éléments sont le **fond** d'idées, de pensées, de sentiments, de passions, de faits et de combinaisons que le poète invente, imagine dans son esprit et son âme tout entière; — la **forme intérieure** ou *plan* dans lequel il ordonne, dispose, enchaîne les matériaux inventés et imaginés; — la **forme extérieure** ou *style* qu'il adopte comme expression du fond, langage mesuré, rimé, harmonieux et cadencé.

Que l'on remarque bien ces deux éléments, qui servent de point de départ aux études qui vont suivre — dans le cours de **versification française**, si utile surtout à l'intelligence des auteurs de poésie.

I. — Le Fond.

2. Insistons d'abord sur le **fond** de la poésie en général, dans le dessein de bien asseoir cette notion fondamentale.

Il est évident que ce fond est le même en *poésie* qu'en *prose*.

a) C'est le **beau absolu**, c'est-à-dire Dieu, Jésus-Christ, la Vierge Marie, la religion catholique avec ses dogmes révélés et sa morale évangélique.

Or — notez-le en passant — il existe un *livre* qui traite, comme objet immédiat, bien que non exclusif, ce beau absolu: c'est la **Bible**. Nul livre n'égalera jamais la *poésie* de cette œuvre unique, inspirée et humaine à la fois. Même sans versification aucune, sans rythme ni rime, ce texte reste la source incomparable de la haute inspiration poétique, de l'enthousiasme lyrique, du langage le plus hardi, le plus tendre, le plus imagé, le plus fécond...: — pourquoi? parce qu'il traite de Dieu, le beau absolu, de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, de l'Eglise et de la morale chrétienne.

Ex.: — Quelle poésie dans le cantique de Moïse, après la traversée de la Mer rouge; dans le portrait de la *Femme forte* par Salomon; dans les apostrophes d'Isaïe à l'Eglise, etc....

Qui donc ignore que — dans toutes les littératures du monde civilisé et chrétien — les plus éminentes œuvres poétiques sont justement celles qui tentent de traduire ce beau absolu? — DANTE et MILTON sont égaux au TASSE et à KLOPSTOCK.

Et plus près de nous: — HUGO est beau, tant qu'il s'est montré chrétien, ainsi que LAMARTINE et MUSSET. Tous trois cessent d'être bons, moraux, vraiment grands et estimables, dès qu'ils chantent *en dehors* ou *contre* le beau absolu — tel que nous l'avons délimité — lequel est le grand ressort de la seule poésie idéale et irréprochablement belle.

Ce qui nous plaît, nous touche, nous émeut dans la poésie de TH. BOTREL; c'est surtout, et par puissance irrésistible, lorsqu'il chante la morale et la religion, la Vierge Marie, Jésus-Christ et Dieu "notre Père des cieux."

b) C'est aussi le **beau relatif** ou *l'idéal créé*, c'est-à-dire l'homme et son âme, la nature et ses aspects.

Voilà certes un *fond* très riche, très suggestif, inépuisable comme une source qui se renouvelle sans cesse.

L'âme de tout écrivain, du poète par conséquent, doit recevoir préalablement les empreintes du monde physique qui l'enveloppe; elle doit se donner cette empreinte des choses, — de loin par la science d'elle-même, par la lecture des chefs-d'œuvre et leur analyse, — de près par la méditation, l'observation, la réflexion. Ce procédé, habituellement pratiqué, la conduira à l'idéalisation, à la beauté relative, qui est le reflet lointain et réel de la beauté divine: ainsi la nature est l'image et le miroir de son auteur.

L'âme de l'écrivain, du poète surtout, doit étudier l'homme, son caractère, ses inclinations, ses habitudes, ses passions, ses vertus et ses vices; en un mot, l'homme physique avec le jeu de sa physionomie, l'homme moral avec les traits de l'âme.

Si l'on fait, en vers, la peinture du mal physique et moral, dans l'homme, il est de rigueur de tourner ce spectacle au bien, à la correction et à la réforme. — La littérature contemporaine, hélas! d'abord innocente le mal, le crime, en déplaçant la culpabilité; puis confond le mal avec le bien; enfin glorifie le mal progressivement, en le proclamant comme étant le bien! Les mauvais romanciers donnent la main aux poètes pervers et corrupteurs: les noms abondent, et Hugo mérite la première place, en prose et en vers.

c) Le **beau idéal** — l'absolu et le relatif — séparés ou associés — forment seuls le *fond* ou l'*objet* de la vraie poésie.

En conséquence, il faut sans cesse rappeler aux poètes — aussi bien qu'à tout écrivain public — la grandeur de leur mission et le rayonnement de leur influence.

Qu'ils chantent le **beau divin**, soit en célébrant les louanges du Créateur, ses adorables perfections, ses bienfaits innombrables, soit en exaltant ses œuvres. — Ainsi ont chanté les Prophètes d'Israël, et Racine dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*.

Qu'ils chantent le **beau naturel** — soit *spirituel, intellectuel, moral*, — soit *physique*, individuel, familial, patriotique, et celui de la nature visible.

Toujours et partout, il faut que leurs talents et leur labeur s'appliquent :

I. — **A idéaliser le monde réel.** Le poète ne se contentera point de peindre les objets, les personnes, tels qu'ils sont et même d'imiter la nature dans ce qu'elle offre de beau; dans ses conceptions poétiques, il écarte et ampute tout ce qui est laid et qui déplaît; il tâche de donner au beau une perfection plus grande encore que celle de la réalité.

C'est ainsi que, s'il poétise les *scènes de la nature*, les sites seront plus pittoresques, les vallées plus riantes, les jardins plus attrayants, les palais plus magnifiques, la mer plus grandiose...

Dans l'ordre *intellectuel*, les vérités seront plus lumineuses, les pensées plus sublimes, les sentiments plus énergiques, les penchants plus délicats, les images plus séduisantes, plus miroitantes, les plans mieux conçus...

Dans l'ordre *moral*, les vertus seront plus héroïques, les actions plus pures et plus éclatantes, les affections plus nobles, plus généreuses...

De la sorte, on voit que le poète idéalise la nature et la perfectionne.

II. — **A réaliser le monde idéal.** Le poète, ne rencontrant pas dans la nature des objets assez parfaits, des caractères assez grands, un thème assez susceptible de perfectionnement, en invente, tels qu'ils pourraient exister et qu'ils le devraient, pour avoir une entière conformité soit avec le beau absolu, soit avec le beau relatif.

Or, c'est à ces objets nouveaux, éclos de son imagination et de son génie, à cette nature possible, à ce monde idéal, créé par lui, qu'il donne dans ses compositions poétiques une existence sensible, réelle; — bref, il réalise le monde idéal.

Dans l'exécution de ce dessein, il conçoit de grandes, fortes, sublimes pensées; il éprouve de beaux, de profonds sentiments d'étonnement, d'admiration, de généreuses et d'héroïques affections.

En un mot, charmé, transporté, séduit lui-même, il adapte à ce fond nouveau et vraiment sien, une forme nouvelle, un langage perfectionné qui traduit son transport, son exaltation, son *enthousiasme* ou *flamme poétique*.

En conclusion, — et toutes ces notions importent beaucoup pour bien entendre la nature de la poésie — le poète est un artiste qui s'étudie à exprimer la beauté sous tous ses noms et ses aspects, en *poétisant*, en *spiritualisant* le monde matériel, et en *matérialisant* le monde spirituel — par le langage mesuré et harmonieux, par les vers.

II. — La Forme.

3. Nous ne nous arrêterons point à l'explication de la **forme intérieure** de l'œuvre, inventée par le poète : c'est le *plan*.

Ce que nous en avons dit plusieurs fois, ce que nous en dirons dans la suite, nous dispense d'insister sur son *unité*, son *ordonnance*, la *liaison* des parties et la *dépendance* logique des détails.

Ce n'est pas à dire que quiconque veut analyser et goûter un *sonnet*, une *ode*, une *cantate*, un *drame*, une page poétique, doivent se désintéresser du plan et de son organisme : — non ! Il y a lieu de l'étudier et de s'en rendre un compte exact toujours, pour soi et pour les autres, surtout si l'on enseigne.

4. La **forme extérieure**, c'est le *style* ou langage poétique, — les anciens l'appelaient le *langage divin*, la langue des dieux.

Le poète devra l'assortir à l'**objet**, c'est-à-dire au beau idéal. Donc, il lui faut l'idéal du langage, les impressions gracieuses, choisies, les métaphores riches et brillantes, les images neuves et de couleur locale, les figures vives et animées, les tours les plus variés, l'harmonie délicate et mélodieuse : toutes les richesses artistiques de la langue, sous la direction d'un jugement sain, d'un goût sûr et pur, qui président au choix de ces ornements.

Le poète devra l'assortir au **sujet**, c'est-à-dire aux auditeurs, aux lecteurs. Donc, il lui faut approprier son style :

a) — *A l'imagination*, en se servant d'images, de descriptions, de tableaux, transparents et frappants, de manière à rendre les objets comme présents aux yeux.

b) — *A la sensibilité*, en donnant au langage vie, animation, chaleur, mouvement, à l'aide d'expressions concises, fortes, de tours hardis, de constructions énergiques, de figures véhémentes, de pensées et de sentiments qui se poussent, se pressent, s'entrechoquent avec passion, avec rapidité, jusqu'à la fin.

c) — *A l'oreille*, par l'harmonie séduisante, sorte de chant, de musique, en employant tantôt des mots brefs, saccadés, suspendus sans appui, tantôt des phrases périodiques, des exclamations retentissantes, des épanchements calmes, doux, des alliances de termes qui se plient aux sentiments de l'âme.

5. Or, le langage le plus apte à atteindre ce triple dessein — à captiver l'imagination, le cœur, l'oreille, — c'est le langage mesuré ou — **les Vers**.

En effet, on conviendra aisément que — le choix des expressions et des tournures poétiques, la mesure, les élisions, les inversions, le repos, **la rime**, **la cadence**, l'enjambement, le rythme, le mélange des vers d'inégale longueur . . . la langue de la poésie, en un mot est plus apte que la prose à subjuguier l'âme humaine par le beau, à lui plaire.

Puisque les vers offrent tant d'avantages, il importe de savoir ce qu'ils sont, de connaître les règles soit pour les bien faire, soit pour les bien disposer : c'est l'objet de la **Versification**, dont nous traiterons la prochaine fois.

LES PETITS GENRES DE POÉSIE.

1. — En dehors des **grands genres** poétiques — épopée, tragédie, comédie, drame, lyrisme — et des genres **secondaires** — genre didactique, pastoral, élégiaque — il existe de petits poèmes, plutôt destinés à amuser et à plaire qu'à produire de grands effets.

Leur principal mérite consiste surtout dans la forme ingénieuse, dans la touche spirituelle qu'on leur donne.

On les nomme aussi *poésies fugitives*, épithète qui peint à merveille leur nature et leur dessein.

2. Nous avons pensé qu'il y aurait intérêt, pour nos jeunes lecteurs, de procéder — dans nos études poétiques — de ces essais simples, faciles, de courte haleine, aux genres plus étendus et plus compliqués.

Ce sont, d'ailleurs, ces petits poèmes que nous avons indiqués les premiers, dans la *division* des genres de poésie, dans notre **Première Leçon**. Il suffit de s'y rapporter.

I. — LE SONNET.

1. Le **sonnet** est d'origine gauloise, de l'époque des Trouvères, bien que Pétrarque passe pour en être l'inventeur. Mais le sonnet, à cette époque, n'était qu'une pièce de vers en stances, que l'on accompagnait sur un instrument.

Il eut une grande vogue sous Louis XIII et la minorité de Louis XIV. Puis sa vogue déclina de plus en plus jusqu'au XVIII^e siècle, où il fut totalement abandonné. Nos contemporains ont réussi à le rajeunir et il a reconquis les suffrages des connaisseurs.

2. Le sonnet expose, d'ordinaire, "une vérité spéculative, produit de l'esprit, dans le dessein de récréer d'une manière sérieuse."

Telle est sa *définition*. Ce petit poème embrasse *quatorze* vers, répartis en *deux quatrains* et *deux tercets*. Il peut être écrit en vers de — *dix*, de *huit*, de *sept* syllabes. Mais il préfère, avec raison, l'alexandrin de *douze* : dans un cadre aussi étroit, il convient de laisser au poète la possibilité de dire quelque chose.

Les deux quatrains roulent sur deux rimes différentes, — masculine et féminine — ; les deux tercets, sur trois rimes différentes aussi, dont l'une leur est commune.

3. Le sonnet suivant donne le précepte et l'exemple à la fois :

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
 Me demande un sonnet, et je m'en désespère.
 Quatorze vers, grand Dieu !... le moyen de les faire ?...
 En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvais d'abord trouver de rimes, mais
 En faisant, l'on apprend à se tirer d'affaire.
 Poursuivons ; les quatrains ne me gêneront guère,
 Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard ; et, si je ne m'abuse,
 Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la Muse,
 Puisque, en si peu de temps, je m'en tire si net.

J'entame le second, et ma joie est extrême ;
 Car des vers commandés j'achève le treizième.
 Comptez s'ils sont quatorze... et voilà le sonnet !

II. — LA BALLADE.

1. La **ballade** — du provençal : *ballada*, danse — remonte au temps féodal des Troubadours du midi de la France. Elle jouit successivement de la faveur et du discrédit du sonnet... Aujourd'hui l'on revient à la ballade.

2. Sa définition est celle du sonnet lui-même ; mais sa *structure* est différente.

Elle se compose de — *trois strophes* ou couplets symétriques avec un *refrain* ou retour du même vers à la fin de chaque strophe — et d'un couplet court ou *envoi*, qui termine le poème, en répétant aussi le vers du refrain.

La ballade peut compter 28, 35, 42 vers, selon que la strophe est une stance de huit, dix, douze vers, et l'envoi est toujours égal à la moitié de ce nombre.

La ballade **redoublée** est celle qui a deux refrains, dont un au milieu de la strophe, l'autre à la fin.

REMARQUE.—Ce refrain a laissé la locution familière : “ Répéter le refrain de la ballade ” se dit de ce quelqu'un répète sans cesse.

3. Voici une ballade, toute fraîche et parfumée, que Th. Botrel vient d'écrire pour une jeune “ Revue ”, intitulée “ FEUILLES NOUVELLES ” :

Voici que s'avance à grands pas
 L'automne, le lugubre automne,
 Et, déjà, l'on entend là-bas
 Sa chanson grave et monotone,
 La forêt l'écoutant venir
 Pleure ses frondaisons si belles :
 Les vieilles feuilles vont mourir !...
 — Quand naîtront les “ Feuilles nouvelles ? ”

La brise, qui chantait tout bas,
 Hurle, à présent, et râle, et tonne ;
 Le soleil rit d'un rire bas ;
 La mer lugubrement moutonne.
 Et, voyant les feuilles jaunir,
 Les ramiers et les tourterelles
 Roucoulent avec un soupir :
 — Quand naîtront les " Feuilles nouvelles " ?

Sur la forêt humaine, hélas !
 De l'été mourant le glas sonne :
 Malheur à qui ne l'entend pas,
 Ou, l'entendant, s'illusionne !
 Les jeunes yeux vont-ils s'ouvrir
 A des vérités trop cruelles ?....
 Pour les guider vers l'avenir,
 — Quand naîtront les " Feuilles nouvelles " ?

ENVOI

Princesses, ouvrez vos yeux doux !
 Rêvez, lisez, mesdemoiselles :
 Voici que, tout exprès pour vous,
 Eclosent les " Feuilles nouvelles ! "


4. Dans un sens plus étendu, d'après les compositions éditées en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, on donne le nom de *ballade* à un petit poème, ayant pour sujet une légende populaire, et divisé en strophes, avec ou sans refrain.

C'est ce genre exotique que C. Delavigne et V. Hugo ont tenté de naturaliser en France : — le recueil des *Ballades* de Hugo contient quinze pièces d'inégale valeur.

5. Il y a donc lieu de reconnaître deux sortes de ballades : — l'ancienne ballade, et la ballade moderne.

Nous en donnerons, cette année, plusieurs exemples.





PARTIE PRATIQUE.

No. I.

NOTIONS FONDAMENTALES.

pour servir : — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.

I. — Vocabulaire (Suite.)

A. — RICHESSE DU VOCABULAIRE.

II. — La Formation des mots.

1. On distingue, dans les langues diverses, les mots *primitifs*, les mots *dérivés*, les mots *composés*.

Les mots **primitifs** sont ceux que l'on ne peut rattacher à aucun autre mot plus simple, dans la langue. — Ex. : *Fleur, chant, herbe* . . . : ces mots constituent la **racine**.

2. Dans les mots, **dérivés** il faut distinguer la partie qui vient s'adjoindre à la racine, certaines terminaisons ou lettres ajoutées, et la racine prend alors le nom de **radical**. — Ex. : *Fleur-ir, chant-age, herb-oriser*.

Il est clair qu'un dérivé peut lui-même donner naissance à d'autres, lesquels à leur tour produisent des rejetons. — Ainsi : *chant* donne *chanson*, lequel devient *chanson-ner, chanson-nier, chanson-nette*.

3. Les mots **composés** se forment de deux mots simples, ou même de plusieurs, ou aussi à l'aide de particules inséparables, placés devant. — Ex. : *plain-chant, arc-en-ciel, enchanter*.

Il est évident que ces composés engendrent aussi des dérivés, comme un mot simple.

4. Remarquez les **préfixes** ou particules, prépositions qui s'ajoutent pour former un composé : — *incantation, dés-en-chanter* ; — les **suffixes** qui viennent à la fin d'un mot : — *chant-eur, chant-euse, désenchantement*.

5. La formation des mots s'opère de *trois manières* qu'il importe de bien retenir, si l'on veut se faire un vocabulaire personnel, sans recourir sans cesse au dictionnaire.

A. — Par imitation.

L'imitation représente les objets, d'après le *caractère sensible*, comme le son, le bruit, le chant... ; elle concourt de soi à produire l'harmonie et l'élégance du style.

Ex. : — *Craquer, croquer, claquer, ronronner, zézayer* ; — le *tic tac* du moulin ; le *froufrou* de la soie, le *glouglou* de la bouteille ; le *coucou*... etc., etc.

B. — Par dérivation.

La dérivation concourt à la formation des mots de *deux manières* seulement :

1°. — “ Quand les mots changent d'espèce ” : — et il y en a cinq, qui sont les *adjectifs*, les *verbes*, les *participes*, les *adverbes*, les *prépositions*.

a) Les adjectifs donnent des *noms* et des *adverbes*. — Il y a peu d'élèves qui prêtent attention, même dans l'étude des leçons, à ces changements très fréquents. Nous avons constaté que toute une classe n'a pu saisir la valeur de l'adverbe “ haut ” dans la phrase suivante de Bossuet : *Or. fun. de Henriette de France* :

“ Que si saint Grégoire a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il aurait dit du sang de saint Louis.”

Les élèves s'obstinaient à qualifier “ haut ” d'*adjectif* : ce qui est absurde et inintelligible.

Quelques rares élèves usent, en écrivant, des *adjectifs* devenant des *noms* : quelle mine féconde en matériaux, cependant ! Veut-on s'en convaincre ? Voici une série de phrases :

1. Le *chaud* domine dans la vallée, le *froid* sur les hauteurs.
2. Le *voyageur* et l'*observateur* admirent des qualités bien opposées chez les peuples du nord et du midi : ils y distinguent des *sérieux* et des *frivoles*, des *francs* et des *hypocrites*, des *économistes* et des *prodiges*, des *polis* et des *grossiers*, des *rassis* et des *extravagants*...
3. Si le *faible* commande au *fort*, l'*ignorant* au *savant*, l'*infirmes* au *valide*.
4. Si le *pauvre* veut déposséder le *riche*...
5. Dans ce magasin, on trouve l'*ancien* à côté du *nouveau*, l'*antique* en regard du *moderne*, le *vieux* avec le *neuf*, le *brillant* et le *sombre*, le *solide* et le *fragile*.

b) Les *verbes* et les *participes* — présents et passés au masculin et au féminin — donnent seulement des *noms*, mais en nombre incalculable, sans que les élèves paraissent s'en douter.

Par l'ignorance de cette forme de dérivation, leur vocabulaire reste maigre, insignifiant, alors qu'il suffirait de prêter attention et de faire effort pour les trouver soi-même. — Donnons des exemples simultanés :

VERBES : I Conjugaison.

1. INFINITIF.—ALLER : prendre un billet d'*aller* et retour.
COUCHER : après le *coucher* du soleil.
DÉJEUNER, DINER : le *déjeuner* et le *dîner* sont servis.
PARLER : cet enfant a le *parler* difficile.
TOUCHER : le *toucher* est un sens artistique.
2. INFINITIF : *formant des noms en retranchant : er* :
ACCORDER : l'*accord* des sons d'une lyre.
ACCROCHER : ce compromis a donné un *acroc* à sa réputation.
AIDER, APPELER : il a reçu de ses amis une *aide* efficace, en faisant *appel* à leur générosité.
ATTACHER : *attache* ; — AVANCER : *avance* ; — BAISSER : *baisse* ; —
COMPTER : *compte* ; — ESTIMER : *estime*, etc., etc.
3. PARTICIPES PRÉSENTS :—Les *allants* et les *renants* admirent les fleurs de ce jardin.—Le *couchant* de la lune était splendide.—Les *passants* s'arrêtent sur la rue.—La colline partage le pays en deux *versants*.—Les Echelles au *levant*.—Les principaux *habitants*, les *négociants*, les *mendiants*, les *étudiants*, etc., etc.
4. PARTICIPES PASSÉS MASCULINS.
Les *abonnés* augmentent.—Ceci n'est qu'un *abrégé*.—Ce professeur est un *agrégé* de l'enseignement.—Asile d'*aliénés*.—De nouveaux *débouchés* pour les *produits* canadiens.—Deux *blessés* et deux *morts*.—Faites le *corrigé* et le *résumé* du devoir... etc., etc.
5. PARTICIPES PASSÉS FÉMININS.
La grande *allée* qui mène au manoir — Deux *armées* en présence.—Convoquez une *assemblée* nationale.—Douze *croisées* sur la rue.—Il partit à la *dérobée* pour Varennes.—Quelle belle *destinée* !—Les *gelées* printanières sur la *jetée* et la *chaussée*.—La *rentrée* des classes, à la *tombée* de la nuit, après la *traversée* du fleuve.... etc.

La seconde, la troisième, la quatrième conjugaison se prêtent tout-à-tour, avec une étonnante souplesse, à la formation de mots analogue : c'est ainsi que, au moment, de la composition d'un morceau, il sera facile d'employer, en faisant appel à ce souvenir, le verbe, le participe présent ou le participe passé — tous trois comme *nom*. On voit ainsi où nous conduit cette étude si agréable et si sûre du vocabulaire.

Et nous n'avons rien dit des *adverbes* et des *prépositions*, qui tiennent un rôle bien intéressant néanmoins.

2°. — "Quand les mots sont modifiés dans leur sens par une terminaison ou désinence", qu'on appelle *suffixe*.

Ici le terrain se profile à perte de vue ; il faut du courage, de la constance, unis à la sûreté et à la clarté pour produire un enseignement utile et agréable aux élèves : le temps vient à bout de toutes ces difficultés, et les bons livres y aident beaucoup.

a) Les mots **générateurs** — racine ou radical — sont au nombre de trois: *nom, adjectif, verbe*.

b) Les **dérivés** de ces mots, sont les trois mêmes, plus l'*adverbe*.

c) Les **désinences** ou **suffixes** sont :

1. Pour le nom générateur :—les suffixes *ordinaires* : “ade, age, aie, ail, aire, at, éa, er, ier, erie, ien, iste” ;—les suffixes *dépréciatifs* : “aille, ard, as, asse” —les suffixes *diminutifs* : “eau, et, ette, il, ille, in, ine, ole, on, ot, ole”.

2. Pour l'adjectif générateur :—les suffixes *ordinaires* : “erie, essé, eur, ie, ier, ise, isme, iste, ité, itude, étude, ure, ard”.

3. Pour le verbe générateur :—les suffixes *ordinaires* : “ade, age, ail, ance, ence, ande, ende, aison, ison, ation, ition, erie, eur, isseur, euse, isseuse, is, ment, oir, oire, on, ure, ard”.

Tout le labeur consiste à se familiariser avec *le sens* de ces diverses désinences, de les trouver soi-même sur un mot **générateur** donné, rencontré : voilà juste l'art de se créer un vocabulaire!... et nous ne venons de donner que les suffixes des *noms*.

Pour compléter, il faut ajouter les suivants pour les *adjectifs*, — les *adverbes* sont en *ment*.

1. Pour le nom générateur :—les suffixes *ordinaires* : “able, ible, ain, aire, ais, ois, al, el, é, er, ier, esque, eux, in, ique, u”.

2. Pour l'adjectif générateur :—les suffixes *ordinaires* : “ain, er, ier, ile” ;—les suffixes *dépréciatifs* : “âtre, and” ;—les suffixes *diminutifs* : “et, ot”.

3. Pour le verbe générateur :—les suffixes *ordinaires* : “able, ible, eur, if, oire.”

Prenez, comme exemple, le suffixe **aire** — dans les noms : il désigne *celui qui a reçu un objet* ou qui *exerce une fonction*.

Adjudicataire, qui a reçu la chose adjugée ;
Actionnaire, qui a reçu des *actions* d'une société ;
Bénéficiaire, qui a reçu un bénéfice, un avantage ;
Commissionnaire, qui a reçu une commission ;
Dépositaire, qui a reçu un dépôt ;
Destinataire, qui a reçu une chose envoyée ;
Fonctionnaire, qui exerce une fonction ;
Locataire, qui entre en jouissance d'un local ;
Mandataire, qui a reçu ou exerce un mandat ;
Reliquaire, qui a reçu et contient des reliques.

C. — Par composition.

Les mots se composent aussi de deux manières :

1°.— Quand ils résultent de la réunion de plusieurs mots simples, avec ou sans trait d'union.

Ex. :— Lieutenant, parapluie ; avant-garde.

2°.— Quand ils résultent de l'addition d'une *particule* — *préposition* — *adverbe* — devant la racine ou un autre composé.

Ex. : — Enchanter, enchantement ; dés-enchanter, désenchantement ; incantation.

* * *

Nous conseillons les ouvrages suivants, pour l'étude des mots par *imitation, composition, dérivation*.

1. I. CARRÉ : *Mots dérivés du grec et du latin*.—Paris, chez A. Colin, in-12 à 5 francs.

2. M. DELACROIX : *Exercices sur l'étude des mots et du vocabulaire*: Livre du Maître.—Paris, Belin ; 2,50.

3. HATZFELD et DARMESTETER : Tableau de la formation de la langue française, en tête de leur dictionnaire.

Le volume de Delacroix est moins scientifique et moins sûr, mais il présente des exercices très utiles.

(A suivre.)



No. II.

EXPLICATION D'AUTEURS.

I. — Le Serpent et le Canadien.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagnés.

Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors, le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones. Le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les pas du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages que Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux.

A cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

A. — Les idées.

1. Ce morceau est une **narration descriptive**.
2. Toute narration se ramène aux *circonstances*. (Voir REVUE, 1900, page 247...)
 circonstance de *temps*: " Au mois de juillet... Un jour que..."
 circonstance de *lieu*: " Haut-Canada... plaine... rivière Génésie... notre camp."
 circonstance de *personne*: " familles sauvages de... voyageurs... un serpent... un Canadien."

N. B. — On remarquera que toutes ces circonstances sont *antécédentes*, précèdent le fait à décrire, à raconter: elles forment naturellement le **début** de la narration. — Voilà un procédé à retenir et à imiter en pratique.

3. Ici, ce début comprend, en plus, la *peinture*, bien observée en détail, du serpent qui est l'*objet* du récit.

4. Circonstance de *manière*: " Alors le Canadien... à jouer sur sa flûte": ceci se confond avec le *fait* raconté.

Ce fait est mis en évidence par les *effets* sur le serpent de la *cause* — la flûte — qui le charme et le mène.

Le Canadien est donc l'*auteur* de l'événement dramatisé par l'écrivain.

Le récit prend un nouvel aspect: " Dans ce moment, le Canadien marche...": c'est le fait poussé jusqu'à la tombée du rideau, jusqu'à la fin, la sortie du serpent hors du camp.

N. B. — Voilà les circonstances **concomitantes**, lesquelles font corps avec le fait lui-même: elles forment le **noeud** ou **milieu** de la narration. — Nouveau procédé à retenir.

5. Le **dénouement** ou **conclusion** se résume dans " l'étonnement des spectateurs... dans la liberté laissée au merveilleux serpent."

N. B. — Voilà les circonstances **subséquentes**, lesquelles dénotent les *effets* ou les résultats d'un événement.

Telle est l'invention, et telle l'ordonnance des idées, dans ce petit chef-d'œuvre d'un artiste.

En un coup d'œil, qui ramasse le tout en un tableau très net:

- | | | | |
|------------|---|--|---|
| A — DÉBUT | { | 1. Circonstances générales. | |
| | { | 2. Circonstances particulières. | |
| B — MILIEU | { | 1. Le fait | { |
| | { | 2. Trois périodes | |
| | { | 3. " " " " " " | |
| | | 1. Le Canadien attaque: le serpent se fâche. | |
| | | 2. " " " " " " joue de la flûte: " se calme. | |
| | | 3. " " " " " " se retire: " le suit. | |
| B — FIN | { | 1. Etonnement, admiration des spectateurs. | |
| | { | 2. Effet: liberté accordée au reptile. | |

B. — Le style.

1. "Au mois de...": accomplissement dans un temps; on dit aussi bien:—"en juillet." Il est bon de préciser le temps où se fait une action.

"nous", marque la suite du récit:—"voyagions" est le terme propre;—"dans" ou "à travers"—"avec" indique que l'on poursuit une action commune.

Cette première phrase, courte, sans surcharge, est pleine d'idées, bien unies entre elles, et facile à retenir.

2. "Un jour que..." se dit d'une époque indéterminée dans le passé ou dans l'avenir.

"nous étions arrêtés" marque l'état d'être sur place; "s'arrêter" dénoterait l'action: ce qui n'est pas dans l'idée de l'auteur.

"au bord de", convient pour une rivière, un fleuve, un lac: tandis que "rivage, plage" s'emploient pour la mer.

"Génésie" ou Genessee, tributaire du lac Ontario, entre le Canada et les Etats-Unis.

"serpent à sonnettes" ou *crotale*, ainsi nommé à cause d'une série de cônes creux emboîtés les uns dans les autres, à l'extrémité de la queue: le son produit, par leur vibration, est plutôt celui d'une crécelle que celui d'une clochette.

"entra" est ici trop vague; il faudrait un verbe plus spécial et plus expressif, par exemple "s'égara, se glissa".

le "camp" convient à une armée, désigne même les troupes; *par ext.*, il est ici synonyme de campement;—*au fig.*, il sert à dénommer chacun des partis politiques en lutte.

3. "un Canadien", la minuscule "canadien" ne s'emploie que pour l'adjectif.

"jouer de", tirer des sons d'instruments de toutes sortes; autrefois il y avait un verbe particulier pour chaque instrument, l'on disait: toucher de l'orgue, du piano; pincer de la harpe, de la guitare; donner du cor; sonner de la trompette...

"flûte"; *proverbe*: "Leurs flûtes sont mal ajustées, ne s'accordent pas": deux personnes en désaccord.

"il voulut" n'a pas ici le sens d'un vouloir impératif; mais "il songea", il consentit à faire une chose de lui-même.

"divertir": *sens vieill.*: détourner (d'un lieu vers un autre), de ce qui occupe ou préoccupe, souvent usité chez Corn., Pascal, Molière;—*sens p. ext.*: distraire en récréant.

Dérivés: divertissant, divertissement. Ex. L'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. (*FÉN. Educ. des filles.*)

"s'avança contre... avec son arme...": voici le style imagé; c'est la métaphore, empruntée à l'idée d'un combat en champ clos entre deux adversaires.

4. "A l'approche de", loc. prépos.; "approche" est un dérivé du verbe "approcher"; — "ennemi" est ou paraît trop fort, ici; mais il continue l'image; — "reptile" nom générique, "serpent" est spécial et individuel.

"spirale" adj. devenant nom; "en spirale" suite de circonvolutions; — "aplatit" mot propre, suggéré par la forme même de la tête et laisse entendre que l'animal la baisse; — les possessifs: "sa... ses... ses..." sont moins usités aujourd'hui qu'à l'époque où écrivait l'auteur; nous aimons mieux l'article, qui en dit autant avec élégance.

"dents empoisonnées" est juste, car le poison est dans la glande venimeuse, située sous la lèvre supérieure, à la racine des dents; — "gueule" car la bouche est à charnières; "sanglants" c-à-d. rouge comme le sang.

"double langue" c'est-à-dire une langue qui se termine en bifurcation; chez les serpents, elle est *très mobile*, cornée; — "comme deux flammes" indique la forme et non la couleur.

"ses yeux sont... ardents": très belle métaphore, qui achève la vision effrayante; — "son corps", mot trop générique; "gonflé" correspond bien à "enfle ses joues"; — "comme les soufflets..." semble une image forcée, surtout ceux "d'une forge" — "devient terne" est parfait; "écailleuse" laisse entendre que le serpent les met en relief.

"et sa queue..." toute cette fin de phrase est d'une expression si heureuse que l'on ne saurait mieux dire; — "à une légère vapeur" est exquis et superbe.

* * *

Comment, après avoir décrit l'aspect du serpent *qui s'irrite*, Chateaubriand réussit-il à peindre la façon dont *il s'apaise*, c'est le secret d'un maître, en pleine possession de son talent et de sa langue.

5. "fait un mouvement de surprise" dénote la sensation et presque le sentiment moral; "retire... arrière" complète le spectacle, tout en inaugurant le récit.

6. "A mesure que" loc. conj., selon que, suivant; — "frappé de l'effet" est bien trouvé, car l'animal est passif sous la sensation; "magique" qui appartient à la magie, prétendue science occulte qui produit un pouvoir extraordinaire sur les hommes.

"ses..."; essayez de mettre l'article et vous aurez un style moins lourd, sans nuire en rien à la clarté du récit; — "âpreté" concerne le goût: "l'âpreté d'un fruit"; nous sommes d'un avis contraire à celui de M. l'abbé Lepitre: ici, ce mot imagé est neuf, expressif, pittoresque et très intelligible; ne dit-on pas "un regard dur, violent"?

Remarquez que, cette fois, dans l'ensemble du paragraphe, l'auteur suit une marche opposée à la précédente description; de plus, il ne prend pas chacun des organes où il a insisté d'abord.

“ Vibrations de la queue... bruit qui s'affaiblit et meurt... ”, avec “ les yeux ” adoucis : voilà ce qui effraie le plus, et Chateaubriand les fait apaiser avant tout, sans rien dire des “ joues... lèvres... dents... gueule... double langue...”

7. “ La ligne spirale ” est placée à égale distance, au milieu des “ orbes... et des cercles concentriques ” : ces derniers sont analogues aux rides de l'eau calme, où l'on a jeté une pierre.

“ viennent tour à tour se poser ” peint à merveille, sans qu'il y ait cependant aucune image dans les mots.

8. Ce que l'œil ou l'imagination observe, c'est la couleur des objets, “ leur éclat ”, “ sur sa peau ” serait de trop ; mais avec “ frémissante ”, la vision s'achève avec grâce.

“ et, tournant... ” : quel bonheur d'expression encore, et quelle magnifique harmonie dans les termes et le membre de phrase !... Mais le récit se continue.

* * *

9. “ Dans ce moment ”, jolie locution de liaison, indiquant le moment précis d'un changement de la scène.

“ marche ”, serait-ce à reculons ? alors, ce devrait être “ recule de quelques pas ” ; — “ sons ” et non “ airs ”, car le serpent n'entend pas ceux-ci, mais ceux-là.

10. “ son cou... ” mot nouveau introduit dans la narration ; “ nuancé ” ajoute beaucoup pour l'imagination qui supplée, ici, à la vue réelle.

“ entr'ouvre... ” verbe propre, fort heureux ; “ avec sa tête ” : on voit la raison du mot “ cou ” ; — “ les herbes fines ” est aussi heureux ; — et se met... ” : l'auteur analyse les particularités, avant de narrer le fait ; c'est à retenir, si l'on veut peindre.

11. “ Il fut ainsi conduit ”, placer l'adv. avant le participe ; — “ hors de ” *loc. prép.*, exprime exclusion du lieu et des choses considérées comme ayant quelque rapport au lieu ; — “ foule ”, multitude, grand nombre ; — tant... que... ” sert à marquer un certain rapport ou une proportion entre les choses ou les personnes dont on parle.

“ qui en croyaient... yeux ” qui doutaient si ce qu'ils voyaient était bien réel ; c'est une exagération pour laisser entendre leur stupéfaction.

12. “ A... ” devant, en présence de ; — “ merveille ”, chose qui frappe d'admiration par sa beauté, sa rareté, sa grandeur... ; — “ la mélodie ” suite de sons qui flattent l'oreille ; tandis qu'en musique, c'est une succession de notes qui forment une phrase.

“ il n'y a qu'une voix sur ou pour ” : tout le monde est unanime, d'accord.

“ merveilleux ”, après “ merveille ”, dans la même phrase, paraît un oubli, une répétition, de prime abord ; peut-être l'auteur a-t-il rapproché

à dessein, en vue du trait final, la "merveille" du Canadien et le "merveilleux serpent": ce qui met bien en relief sa pensée et sa conclusion.

* * *

N. B. — Sur ce petit chef-d'œuvre, il conviendra de demander quelques essais d'**imitation**: ce procédé grave les idées, les mots, les tours, les phrases, les images et les figures dans l'esprit et la mémoire: il apprend aussi l'art du *plan* et de l'ordonnance. Nous suggérons quelques exemples:

- I. — Le chasseur et son chien.
- II. — Le jockey et le cheval de course.
- III. — La jeune enfant et son canari.
- IV. — La jeune fille et sa corbeille de fleurs naturelles.

II. — LE BÉGALEMENT DE L'ENFANT.

Voyez ce nouveau-né qu'une nourrice porte dans ses bras.

Qu'a-t-il pour donner tant de joie à ce vicillard, à cet homme fait, à cette femme? Deux ou trois syllabes à demi formées, que personne n'a comprises: et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère, qui les ignore encore.

Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement?

Ce qui vous subjugue ici tient à des causes plus relevées qu'à l'intérêt qu'on peut prendre à l'âge de cet enfant: quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les premiers bégaiements d'une âme immortelle.

* * *

A. — Les Pensées.

1. Ce sujet semble banal et presque trivial: Chateaubriand le réhausse admirablement; pour lui, il n'est pas de sujet qui n'offre des aspects nouveaux et attrayants.

2. Ce morceau est — moins une *description* ou une *narration* — qu'une **esquisse morale**.

- a) *L'enfant* est vu dans les bras d'une nourrice.
- b) *L'effet*, c'est la joie qu'il inspire à son entourage.
- c) *Le moyen*, les syllabes qu'il balbutie.
- d) Réflexion *morale* : à quelle *cause* remonte ce pouvoir.
- e) Autre réflexion : pour quel *motif*, cette émotion.
- f) Conclusion : la cause—ce n'est pas l'intérêt que l'on porte à un enfant encore tendre—c'est la révélation d'une âme immortelle.

3. Ce *profil* est légèrement crayonné, dans un cadre en miniature, qui se détache en un relief délicat et attirant.

Il y a un *début*, un *milieu*, une *fin*, faciles à découvrir et à percevoir : il est inutile d'insister.

* * *

B. — Le style.

1. "Voyez", tour impératif, qui met en scène et provoque plus vivement l'attention; — "ce", démonstratif, plus fort que l'article et préférable, ici; — "nouveau-né", nom composé d'un adverbe et d'un participe: "nouveau" est mis pour "nouvellement"; d'où, au pluriel: des nouveau-nés. Mais quand le participe est employé substantivement, "nouveau" redevient adjectif: "les nouveaux venus; les nouveaux mariés".

"porte dans", mieux vaudrait "sur": on entend "dans ses bras", d'ordinaire, comme synonyme de "sein, giron, genoux, embrassement": Ex.: "Il le prit... le pressa... dans ses bras."

2. "Qu'a-t-il pour" est commun et banal: il faut, en littérature, éviter l'emploi du verbe "avoir" tout seul — L'on pourrait dire: "Quels charmes... quels enchantements donnent ou inspirent tant de joie..." — "ce, cet, cette," montrent les personnes avec plus de précision — "la joie" est dans l'âme surtout, *l'allégresse* sur les traits du visage; — "homme fait" considère l'homme dans son développement; il s'oppose à "jeune homme".

L'interrogation est plus expressive que la phrase affirmative: ici, elle vient heureusement après l'impératif "voyez".

3. "Deux ou trois", nombre fixe pour un autre indéterminé; c'est mieux que "quelques"; — "syllabes" terme plus restreint que "mots, paroles"; — "à demi" *loc. adv.* — "formées" est propre, car l'enfant n'*articule* pas encore.

Cette phrase, sans verbe, est la réponse, à l'interrogation posée par l'auteur.

"et voilà" est une prép. qui s'emploie même pour quelque chose qui va suivre dans le récit; — "des êtres raisonnables" dénote une teinte d'ironie; — "transportés" est pris au fig., et convient à l'expression hardie des sentiments bons ou mauvais: admiration, colère, rage.

“ l'aïeul ”, voici des termes spéciaux qui disent mieux que les généraux “ vieillard . . . femme ”; — “ jeune mère ”, le rapprochement de ces membres de la parenté de l'enfant ressort mieux, en vertu de l'antithèse “ qui sait . . . ” — “ qui ignore encore ”.

4. “ Qui donc . . . ” appelle fortement une réponse immédiate; — “ puissance ” est moins bien que, par exemple, “ fascination, enchantement, appas . . . ”

“ verbe ” synonyme de “ parole ” avait *ricilli*; aujourd'hui on s'acharne à le rajeunir; il était resté dans la locution: “ avoir le verbe haut ”: parler fort, et, *au fig.*, parler avec hauteur.

— Remarquez le *tour interrogatif* dans cette phrase et la suivante: deux phrases à idées générales, qu'il conviendrait de noter.

“ Le son ” est bien choisi, car tout ce que l'oreille perçoit dans un bêgaiement, “ sons ” précise bien en rendant plus vif le tour; “ remue ”, synonyme de “ troubler, émouvoir, ” — “ impérieusement ”: non pas qui commande en maître, mais “ qui force à céder ”.

5. “ Ce qui vous . . . ” est indéfini et général, à dessein; “ subjugue ” qui met dans l'impossibilité de résister à l'ascendant qu'on exerce; — “ ici ”, en cela; “ des causes ” est mieux que motifs, raisons; “ qu'on ” est plus dur que “ que l'on peut ”; — “ quelque chose ”, indéfini qui laisse deviner beaucoup; “ vous dit ” est familier; “ paroles inarticulées ”, mots justes, élégants; “ premiers bêgaiements d'une âme immortelle ”, belle et gracieuse hardiesse de langage, qui achève l'aperçu par une pensée traduite avec élégance.



No. III.

CORRECTIONS DE DEVOIRS.

I. — Mon encrier.

(Devoir de pensionnaire.)

Quel cher petit objet ! En ce moment, je regrette qu'il ne soit pas la fontaine d'Hippocrène pour y puiser, comme les poètes, l'inspiration. Ce n'est pas que j'aspire à devenir un Virgile. Mais Paris ne s'est point bâti dans un jour, me dit-on ; et j'ai encore quelque espérance et surtout la ferme résolution de grossir le modeste trésor de science que j'ai déjà acquis par mon humble travail.

“ Quel cher petit compagnon ! En ce moment, je souhaiterais qu'il se puisse métamorphoser en fontaine d'Hippocrène, pour m'épancher, comme aux poètes, les flots de l'inspiration. Non que j'aspire à la tendre amitié des Muses. Mais, s'il est vrai que “ Paris ne s'est point bâti en un jour ”, je nourris encore quelque espoir et je forge la résolution de grossir le trésor de mes connaissances, humble conquête des années qui ont fui ”.

Je vais donc, à mon tour, apprécier ce coup de pied de Pégase qui fit surgir de l'Hélicon cette source merveilleuse.

“ Cette phrase est de trop, surtout après la réflexion morale qui suit, dans la précédente, l'allusion à la “ fontaine ” ; il n'y a pas lieu d'insister si longtemps, ce semble ”.

Critique. — Tel quel, ce *début* est ingénieux, original et bien inventé : si l'on y ajoutait deux ou trois idées comiques, amusantes, il piquerait l'attention et plairait doublement. La plaisanterie de bon goût et spirituelle mérite qu'on la cultive : c'est le propre de la race canadienne-française.

* * *

Tout le monde se sert d'un encrier ; il y en a de toutes formes et grandeurs. Ma compagne Valéda en a un qui me paraît gigantesque et ma voisine un si petit qu'à peine un oiseau pourrait-il s'y humecter le bec. Le mien a la forme d'un cône tronqué et me fait penser à un puits, à une source.

“ L'usage de l'encrier est universel, “ en la machine ronde ” ; il en est de toutes dimensions, de toutes formes, gracieuses ou burlesques, il en est de tout prix. Valéda, ma compagne, en détient un d'apparence gigantesque ; et, ma voisine, un autre si petit, si petit qu'un oiseau-mouche s'y pourrait à peine humecter le bec ! Le mien, qui dessine la forme d'un cône tronqué, me figure un puits ou une source inépuisables ”.

L'illusion est parfois si complète que, à bout de patience et ne pouvant réussir dans un thème difficile, j'y plonge ma plume avec une telle force que je la crois brisée ; comme si cet acte de malice devait donner plus de liberté à mon imagination, et je ne puis m'empêcher de sourire en la retirant, toute imbibée de ce liquide noir ou bleu qui lui donne une si mauvaise apparence.

“ L'illusion est parfois si décevante que, à bout de patience dans le fourré de broussailles d'un devoir difficile, j'y plonge la plume avec une telle violence instinctive que je la pense briser : comme si, vraiment, ce mouvement sans raison dût garantir à mon imagination l'essor de plus de liberté ! Aussi bien, puis-je à peine comprimer un sourire en la retirant, toute trempée du liquide noir ou bleuâtre, qui la revêt d'un si méchant corsage ”.

Ce liquide, dont mon encrier est rempli, n'est pas aussi clair que l'eau des fontaines, et ce serait bien en vain que j'essayerais de m'y mirer, comme faisait le cerf de notre Bonhomme. Mon encrier n'est certainement pas “ la fontaine de Jouvence ” ; car à mesure que mes plumes absorbent de son acide mordant plus elles vieillissent.

“ Ce liquide, qui s'encuve dans mon encrier, n'offre pas à l'œil la transparence de l'eau des fontaines : en vain tenterais-je d'y contempler mon image, comme dans l'onde se mirait le cerf du Bonhomme. Mon encrier ! ce n'est point, assurément, la fabuleuse “ fontaine de Jouvence ”, aux eaux rajeunissantes ; car, plus la plume en absorbe le mordant acide, plus elle se sent vieillir et dépérir ”.

On ne saurait s'imaginer le rôle que peut jouer un encrier dans la vie d'une écolière.

“ Qui donc s'imaginerait le merveilleux prestige de l'encrier dans les péripéties de la vie écolière ? Accueillera-t-on des exemples ? ”

Un mardi après-midi, je remontais de ma leçon de musique que j'avais donnée plus ou moins bien, ce qui m'avait attiré une forte réprimande. Je me dirigeais à la salle d'étude, le cœur bien gros, lorsque je rencontrai ma Maîtresse de classe, qui, d'une voix sympathique, me demanda la cause de mon chagrin. Au même instant, mes yeux devinrent deux fontaines de larmes. C'était en vain qu'elle essayait de me consoler, lorsqu'il lui vint à l'idée de me conseiller de noyer ma peine *au fond de mon encrier*. A ces mots, je me mis à rire, et... ma peine s'évola !! Je me rendis aussitôt à ma place et commençai à étudier avec ardeur.

“ Dans l'après-midi d'un mardi, je sortais d'une leçon de musique que j'avais donnée sans qu'elle fût tirée à quatre épingles : ce jeu me va'ut une forte réprimande. Le cœur gonflé, je remontais à la salle d'études ; sur le passage, la Maîtresse de classe, augurant mon malaise, s'informe d'une voix touchante de la cause du chagrin. Aussitôt l'orage éclate : les larmes ruissellent à flots pressés. En vain elle s'efforce de l'apaiser, quand elle hasarde soudain ce plaisant conseil :—“ Noyez donc la peine au fond de votre encrier !” A ces mots, le rire sèche les pleurs, et... le chagrin s'envole à tire d'aile !” Je gagnai aussitôt mon bureau et me livrai à l'étude avec ardeur.”

Une autre fois, j'étais distraite de mes leçons par une lettre de contrebande que j'écrivais à l'une de mes amies : tout-à-coup, ces simples paroles me la firent abandonner à l'instant :—“ Apprenez, mes demoiselles, que quiconque court deux lièvres à la fois échappe le meilleur”. Je songeai longtemps à cette phrase, dans laquelle je trouvai qu'il y avait tant de vérité.

“ Une autre fois, délibérément distraite des leçons par une lettre de contrebande à l'adresse d'une amie, ces simples paroles me la firent abandonner soudainement : —“ Apprenez, Mesdemoiselles,” que “ qui court deux lièvres à la fois n'en prend aucun”. Longtemps je rêvai à ce proverbe, où le bon sens voile tant de vérité.”

* * *

N'ai-je pas grand raison de dire que l'encrier est de haute importance pour une élève?... Quant au mien, je me propose de toujours m'en servir pour écrire de bonnes et utiles choses, comme le sont maintenant mes notes de lecture, les conseils de mes Supérieures et mes devoirs de classe de chaque jour.

“ Ai-je grand raison d'attester les surprenants mystères de l'encrier?... Cher confident, tu m'offres tes services ! J'en userai de grand cœur : à toi une bonne part de mon savoir, grâce à mes notes qui retracent les avis du Directeur, les résolutions de retraites, les conseils des Maîtresses, les belles pensées et le beau langage des grands écrivains.”

FL. L.



No. IV.

L'année nouvelle.

(Composition.)

Le **temps** me fait peur!... J'ai peur de cet *instant* qui marche toujours, — de ce *maintenant* qui flue sans cesse — et qui m'entraîne avec lui, sans m'assurer où il me mène.

Vive l'**éternité**, cet instant qui n'avance pas, ce maintenant immobile, et immuable. Avec elle, je pourrai faire halte et respirer à loisir.

Le temps, c'est l'onde qui passe rapide, grondeuse, perpétuellement errante; — l'éternité, c'est le roc stable, placide, sûr de son repos, toujours debout à la même place.

Le temps vagabonde et ne s'arrête jamais. Qui de nous, lorsque des affaires importunes et importantes le sollicitent, le pressent, n'a répondu bien souvent: — "Je n'ai pas le temps!"

Parole plus profonde qu'on ne le pense! Non, nous n'avons pas le temps.

* * *

Nous n'avons point le *passé*: il existe tout au plus comme un vague souvenir, comme une ruine dont la Providence laisse debout quelques vestiges pour notre enseignement. A mesure qu'il s'éloigne, il nous reprend par pièces ce qu'il nous a donné: la mémoire des lieux, des personnes, des choses.

"Les lieux nous présentent des objets pour les aimer; le temps nous ravit ce que nous aimons et ne nous laisse que des fantômes. Ainsi, l'âme s'inquiète et se tourmente sans cesse, s'efforçant en vain de retenir les choses qui la retiennent elle-même... Dieu l'invite à ne plus aimer ce qui ne peut l'être sans trouble et sans travail." (S. Aug.)

— "Parlez-moi de mon père, disait à sa mère une jeune orpheline... Je sais très bien quel cœur il avait, combien il m'aimait! Toutefois, quelques traits de sa douce physionomie vont s'effaçant dans ma mémoire: je ne sais plus aussi bien comment étaient son regard, son sourire, le son de sa voix: et je pleure!... Comment le Ciel permet-il que s'effeuillent de pareils souvenirs?"

Le passé, c'est le vaisseau qui s'éloigne, emportant les chers vivants; nous entendons les adieux suprêmes, nous apercevons les derniers signaux; puis, peu à peu, la silhouette même du navire s'efface avec le silage dans la brume; puis... plus rien!



Nous n'avons point l'*avenir*.

S'il se montre à nous dans un lointain vaporeux ; s'il fait briller à nos yeux, comme pour les fasciner, les gais rayons de l'espérance, l'homme sage ne manque pas d'entrevoir, à travers ces flottantes lueurs, les incertitudes, les imprévus, les heurts inévitables, les mille caprices de la mort ; et il sait que prétendre faire fonds sur cet avenir si chanceux, c'est vouloir saisir une ombre qui ondoie et qui fuit.



Avons-nous, du moins, le *présent* ? — Hélas ! étroitement pressé entre le passé et l'avenir tout prêt à l'absorber, le présent reste un point imperceptible, insaisissable que se disputent deux courriers agiles, en le tirant en sens contraire. Oh ! le présent ! ce n'est qu'une seconde, une minute, un rien, un rêve, une fuite, un écho éphémère !

Nous n'avons donc pas le temps.



Et cependant, cet instant qui marche toujours, ce coureur entêté, ce fuyard sans frein qui nous entraîne avec lui, porte avec soi de vrais trésors que, chemin faisant, nous lui pouvons ravir, que lui-même volontiers se laisse ravir : le vrai, le beau, le bien ou — si l'on aime mieux — la science, la sainteté, l'amour surnaturel.

Le secret est de le serrer de près, de le saisir par son ondoyant manteau, de marcher aussi vite que lui, de ne point dormir plus que lui, de se tenir aux écoutes quand il parle et se livre, de lui dire même, à certaines heures :

— " Arrête-toi, tu es si beau ! . . . "

Il ne s'arrête point, assurément ; mais il semble s'attarder, tant il nous charme, nous enchante, nous illusionne, tant il nous enlève la sensation du mouvement, tant il est habile parfois à provoquer l'enthousiasme et même l'extase, tant il nous laisse entrevoir ses airs de famille avec l'éternité.

" L'extase est une joie qui va jusqu'à l'oubli du temps et de soi-même. Il vous est arrivé sans doute de dire : — " Le temps ne m'a pas duré ! . . . "

Cela paraît bien simple et pourtant cela est admirable, car cela veut dire : — La sensation du temps a disparu pour moi ; — j'ai vécu . . . et la succession du passé, du présent et du futur s'est arrêtée pour mon âme : j'ai eu dans un quart d'heure l'apparition de l'éternité ! . . .

“ Bien mieux encore, il nous est arrivé de dire : — “ je me suis oublié!... ” (LACORDAIRE. *Conf. 2 de Toul...*)

* * *

Chers lecteurs — en 1904 — puissiez-vous “ vous oublier ” dans les ravissements de l'étude, du labeur intellectuel, silencieux et profond, comme au milieu des grands arbres de la forêt vierge et de ses voix enchanteresses!... Dites au temps : —

— “ Arrête-toi, tu es si beau!... ”

Puissiez-vous “ vous oublier ” à contempler le monde intérieur, à prendre possession de votre âme : pour vous est-il rien de plus beau, ici-bas?... Et combien meurent sans l'avoir connue!... Mais, quand vous l'avez découverte en vous, quels enivremments! quelles élévations ravies! quelles chastes voluptés! L'imagination, la mémoire, l'intelligence s'éveillent, se parlent, se congratulent : la pensée jaillit originale et vivante, le sentiment bouillonne limpide et chaud : tout se transforme, embelli de grâce, de lumière, de vie féconde... Dites, alors au temps :

— “ Arrête-toi, tu es si beau!... ”

Puissiez-vous “ vous oublier ” dans le monde de Dieu, de la prière, chez vous à genoux, au saint lieu devant l'autel! Non, au-dedans du sanctuaire intime de vous-mêmes, où réside la divinité, la sainte Trinité : apprenez à le goûter ce Dieu bon, aimant, aimable!... Beaucoup s'en vont sans avoir, une seule fois, trempé leurs lèvres à la coupe de cette vie cachée, de cet amour vrai dû à la grâce permanente! Les saints, coutumiers d'y boire, qui ne boivent pas ailleurs, s'y transfigurent dans tout leur être : et leurs “ ravissements ” qui, à dire vrai, ne vont pas sans quelques intermittences, sont l'avant-goût presque céleste de l'extase éternelle.

O temps! malgré ton humeur voyageuse, tu es un grand maître des sciences humaines et divines : — nous voulons être les disciples qui ne perdront aucune parcelle de tes leçons : car vraiment, à ceux que tu conduis vers l'Éternel de ta main d'acier inexorable, tu seras dans ta fuite :

— “ Toujours si beau!... ”

Adaptation du ch. V. des Horizons intellectuels par P. L. CASTEYENS.



NOTIONS DE PHILOSOPHIE

N. B.—Nous reprenons les leçons élémentaires inaugurées l'an dernier dans la REVUE.

VII. Leçon : — LA SENSIBILITÉ.

Préliminaires.

I. DÉFINITION. — La **sensibilité** est la faculté d'éprouver des émotions et des inclinations.

Tout être qui respire est *sensible*, c'est-à-dire qu'il *sent* ce qui lui est agréable ou pénible, ce qui lui cause du plaisir ou de la douleur, de la joie ou de la tristesse; — c'est-à-dire qu'il *se sent* porté d'instinct vers certaines fins, comme le repos, le sommeil, la nourriture, l'amour d'une mère...

Donc tout être à la faculté de subir des émotions et des inclinations.

II. DIVISION. — La sensibilité embrasse trois groupes de phénomènes ou d'effets qui l'affectent en nous : — les **émotions**, les **inclinations**, les **passions**.

Les émotions — qu'on ne l'oublie point — prennent le nom de : — *sensations* ou émotions physiques, quand elles concernent le corps; *senti-ments* ou émotions intellectuelles et morales, quand elles affectent l'âme.

Art. I. — Les Emotions.

1. — L'**émotion** consiste à se sentir ému, touché, affecté de quelque chose d'agréable ou de pénible: en d'autres termes, c'est éprouver le *plaisir* ou la *douleur*.

Exemples : — Le plaisir que l'on goûte en mangeant, la douleur qu'on éprouve en se brûlant le doigt; le chagrin de quitter ses parents, la joie de les revoir: voilà des émotions.

2. — Mais ce sont aussi des sensations (*brûlure*) et des sentiments (*chagrin* et *joie*). Etudions d'abord le plaisir et la douleur.

I. — Plaisir et douleur.

I. — DÉF. — Le **plaisir** est une émotion agréable, résultant de la sensibilité *satisfaite*; — la **douleur**, une émotion pénible, résultant de la sensibilité *contrariée*.

Ex. : Un parfum de rose, de violette, une belle musique vocale ou instrumentale, l'aspect d'une nuit étoilée, un excellent dîner donnent des *plaisirs*; — le froid piquant, une mauvaise senteur qui suffoque, une fâcheuse nouvelle amènent les *douleurs*.

II. — RAPPORTS DES DEUX.

1. Plaisir et douleur ne sont pas purement *négatifs*, c'est-à-dire que la présence de l'un exclut essentiellement la présence de l'autre. C'est seulement une condition de leur existence.

2. Plaisir et douleur sont deux états — opposés sans doute — mais pourtant *réels* et très *positifs* tous deux, parce qu'ils ont pour source commune l'âme satisfaite ou contrariée.

III. — CARACTÈRE PROPRES.

1. Plaisir et douleur sont des **faits sensibles effectifs** — bien distinct des **faits intellectuels représentatifs**, des faits libres et volontaires. Ex. : La douleur d'une brûlure au doigt n'est pas le sentiment du chagrin.

2. Plaisir et douleur sont des faits **passifs**, c'est-à-dire que subit l'âme, plutôt qu'elle ne les crée. Quand on les éprouve, l'on sent que quelque chose s'opère en nous, et non que nous faisons quelque chose. Ex. : Un mal de dents, de tête.

3. Plaisir et douleur sont des faits **subjectifs**, c'est-à-dire qu'ils n'impliquent qu'une simple modification, un changement d'état dans le *sujet* ou personne qui sent, état *particulier*, *passager* de l'âme émotionnée agréablement ou désagréablement.

4. Plaisir et douleur sont des faits **fatals**, aveugles, c'est-à-dire qu'ils s'imposent à nous, malgré nous, et ne dépendent pas directement de la volonté libre, sans qu'il faille admettre qu'ils lui échappent à cette volonté, reine et souveraine maîtresse. Ex. : Si je sors en hiver, fatalement je subis la sensation pénible du froid; si je lis une lettre, où l'on m'insulte et calomnie, j'en éprouve une tristesse douloureuse, nécessairement.

5. Plaisir et douleur sont des faits **variables, mobiles**, c'est-à-dire qu'ils changent selon les personnes, leur tempérament, leur caractère, leur éducation, leurs vices ou leurs vertus; et même se modifient avec l'âge, le sexe, le climat. Bien plus, ils varient dans chaque âme; ce qui fait dire à Pascal : — " Il n'y a point d'homme plus différent d'un autre que soi-même, dans les divers temps de sa vie ".

6. Plaisir et douleur sont des faits **limités**, bornés, finis, c'est-à-dire que la sensibilité s'épuise, s'énerve avec tremblement, s'altère dans ses organes, s'arrête à une barrière naturelle, amenant à une dégoût après le rassasiement, ainsi que l'ennui, la tristesse sombre, la prostration, le dépérissement, même la mort. Ex. : Le plaisir des liqueurs enivrantes engendre tous ces désastres physiques. — Que d'autres, intellectuels, moraux, religieux ?

7. Enfin, plaisir et douleur sont des faits qui s'*émoussent*, périssent, meurent avec l'habitude souvent répétée après avoir obscurci la raison, tyrannisé la volonté, avili le cœur, empoisonné la vie, tué l'âme ici-bas et pour l'éternité.

IV. — ESPÈCES DIVERSES.

1. Les plaisirs **physiques** résultent de l'accomplissement normal des fonctions des organes, de la satisfaction des penchants, besoins, tendances du corps : — faim assouvie, soif étanchée, sommeil et repos. — Les douleurs **physiques**, au contraire, sont provoquées par la non-satisfaction des appétits, par les impressions défavorables ou nuisibles à la santé.

2. Les plaisirs **intellectuels** sont les joies que donnent la connaissance de la vérité et le libre jeu de nos facultés marchant à la conquête de la science. — Les douleurs — les **peines de l'esprit** — viennent du doute, de l'ignorance, des difficultés, des obstacles que heurtent nos facultés dans leurs opérations, leur exercice, leur développement.

3. Les plaisirs **esthétiques** naissent de la vue, du spectacle, de la contemplation de la beauté plastique, intellectuelle, morale, artistique... — et la rencontre de la laideur, de la hideur, sous quelque forme que ce soit, engendre toujours une douleur — répulsion, répugnance, horreur, — plus ou moins vive et intense.

4. La **satisfaction morale** ou plaisir du bien est la joie pure, profonde, tranquille que nous déverse à flots le témoignage d'une bonne conscience, à la suite du devoir, du dévouement, du zèle, de l'héroïsme. — La **douleur morale** — ou **peine de cœur, remords, honte** — n'est que la souffrance, la torture secrète et amère que dépose dans l'âme la désobéissance à la loi du devoir, de la vertu, de la dignité, du respect de soi et d'autrui.

5. Les plaisirs **religieux** ont pour principe les douces espérances que nous inspirent la bonté de Dieu, la mansuétude du Sauveur, leur infinie miséricorde ; — tandis que la **peur** — la frayeur, l'épouvante — religieuse se dresse en face de la majesté divine offensée, des inexorables rigueurs de la justice éternelle outragée : — c'est la plus douloureuse de toutes les émotions, ici-bas, mais seulement pour l'âme délicate, croyante, aimante, se sentant aimée.

REMARQUE. — Tous ces plaisirs, toutes ces douleurs se peuvent qualifier diversement, selon qu'on les considère

a) **En soi** : ils sont plus ou moins intenses, purs, simples, complexes, durables...

b) **Par rapport à d'autres objets** : ils sont vrais ou faux, honnêtes ou déshonnêtes, indécents, honteux, avilissants ou nobles, élevés, magnanimes, héroïques, célestes.

N. B. — Les notions qui précèdent peuvent servir d'esquisse et de thème à une importante composition sur "le plaisir et la douleur". Il est bien facile de les réduire en un plan clair, nourri, auquel on ajoutera un développement approprié.

Il y a même, dans ces données, plusieurs plans indiqués et comme tracés d'avance.

Nous nous contenterons, dès lors, d'une sorte de conclusion de cette étude de nos émotions élémentaires, dénommées "plaisirs et douleurs."

Esquisse de composition.

"Selon vos connaissances, quel est le rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine?"

La vie humaine entre les sourires du berceau et les pleurs de la tombe, est ballottée sur les vagues du plaisir et de la douleur. En mettant à la voile sur l'océan de l'existence, l'enfant subit l'alternance de l'atmosphère qui l'entoure, les oscillations de la barque où navigue son âme. Cette barque frêle se heurte aux récifs de la douleur, en ce qui concerne la santé ou la maladie, le fonctionnement de ses organes, diversement constitués en soi ou impressionnés par les fluctuations favorables ou nuisibles du dehors. L'atmosphère sereine plane sur son esquif : elle scintille dans l'œil de sa mère, dans sa physionomie plus radieuse que l'astre du firmament, dans la parole de ses lèvres, dans les tressaillements de son cœur et de sa main sans fatigue...

* * *

Le navire s'éloigne des rivages : la voile, gonflée des brises tièdes du bonheur, étincelle de blancheur sous les chauds rayons du soleil de l'éducation familiale, de l'instruction collégiale ou du pensionnat. Les plaisirs s'entrelacent, comme le cordage des vergues et de la mâture, physiques, intellectuels, esthétiques, religieux : c'est le ciel matinal de la première communion, lumière d'en haut inaugurant la traversée qu'elle laisse paraître riante comme l'azur de la voûte, comme les flots bleus que fend la carène ; c'est le souffle embaumé, qui arrive des plaines fleuries et herbeuses, parfum de la vérité connue, de la science conquise, de l'innocence sauvegardée, de la piété enracinée et affermie... Viennent les bourrasques et les nuages amoncelés, les grondements lointains des orages : la tempête se déchaîne, soulève les ondes, ballote l'embarcation, glace d'épouvante et d'effroi ; la douleur alimente les sens, atteint les souvenirs, jette son voile sur l'imagination, froisse, brise, meurtrit le cœur : c'est l'heure ténébreuse du deuil des affections, du ravage des passions, du remords et de la honte : sera-t-elle suivie de l'heure du repentir, du relèvement?...

Et la navigation se continue, se prolonge, avec ses alternatives de beaux jours, illuminés d'espérance, assombris de tristesse, de déceptions,

de défaillances. Le ciel se rassérène pour se voiler ensuite de nuées épaisses, sinistres de rougeur écarlate, teintes de sang ou brûlantes comme d'énormes fournaises : lamentable image des douleurs qui déchirent le corps, l'âme, le nom, ruinent la fortune, les succès, la gloire ! Tantôt, bandes ouatées, douces à l'œil comme des files interminables de flocons de neige ; tantôt montagnes de laine flottantes, argentées comme d'immenses amas de satin ou d'étoffe moirée à grandes ondes : symbole éphémère des douceurs et des intimes allégresses qui aplanissent les flots de l'océan en surface de miroir, qui reflètent dans l'âme les beautés d'outre-tombe, qui ravivent la mémoire des printemps limpides de l'âge d'innocence : telle la carrière se poursuit sur la haute mer de la vie, glissant à perte de vue vers les rivages éternels ! . . .

Puis, mêlé de vapeurs diaphanes, rose, pourpre, ivoire, le déclin présage le crépuscule : neige des cheveux blancs, rides qui dépriment et sillonnent les traits, engourdissement qui glace les membres, souvenirs qui s'effacent et tentent de se ressaisir en vain, impressions affadies et sentiments qui lentement sommeillent : corps et âme, victimes de la traversée, tour à tour enjouée et gémissante, s'inclinent à l'horizon de l'âge ; c'est l'heure d'aborder aux rivages, où expirent joie et tristesse, plaisir et douleur, où règnent sans lendemain religion et amour, gloire et récompense ! . . .

*
* * *

En conclusion, rien de si important que de discerner, dans la vie, les *plaisirs* d'en bas et du dehors, de ceux d'en haut et du dedans ; — rien de si grand que d'apprécier les *douleurs* physique, intellectuelle, morale, sur-naturelle, à leur prix !

Malheur à l'âme qui erre dans la pesée, dans le choix, dans l'achat, la possession, la jouissance ! . . .

Les plaisirs de la raison et de la foi aident à porter le fardeau des croix et des crucifiements qui se renouvellent, la grâce et la prière préservent des écueils ou des bas-fonds de la sensibilité grossière ; la charité et la bonté dardent sur l'âme et ses actes les rayons du soleil divin sans coucher ni aurore.

Le seul plaisir solide et durable de la vie est en Jésus, uni à l'âme, perçu et respecté dans les âmes. Ainsi, parmi toutes les choses extérieures qui la sollicitent, il n'en est aucune qui la puisse contenter ; et toutes, sans qu'elle le sache souvent, la repoussent dans la partie la plus intime d'elle-même : car Jésus est sa fin et son unique félicité. Dès lors, la douce présence de Dieu lui fait oublier toutes les souffrances ; il n'est pas de douleur qui ne devienne une jouissance par la certitude que Jésus, en nous, sait tout, voit tout, veut tout.

Osons goûter ce plaisir de la patrie sur la terre d'exil : c'est l'assurance du port éternel sur les rivages même du temps !

L. L. J.

SUPPLEMENT.

Un cri héroïque.

Non seulement la France compte 30,000 Religieux et 170,000 Religieuses ; sur son sol et sur la superficie du globe, tous consacrent et sacrifient leur existence au culte de Dieu et au service de l'homme. Non seulement dans la vie commune elle produit un grand nombre de mérites obscurs et de vertus silencieuses ; mais encore il n'est guère de jour, qui n'éclaire des traits de dévouements et des exemples d'héroïsme.

On en dit un mot ; puis... le silence ! Des modèles d'abnégation passent ainsi dans le monde, en faisant le bien ; ils passent, mais le bien ne passe point ; ils perpétuent des bienfaits, il transmettent des traditions ; et la puissance de leur action sur les âmes ne recevra la récompense qu'à l'heure des éternelles rétributions.

Voici un acte bien simple, mais qui, bien que sans éclat ni renom, projette un prolongé trait de lumière sur le cœur d'un homme, sur le cœur d'une nation.

En 1880, un aiguilleur, sur la voie ferrée, tient déjà le levier qui engagera le train sur la bonne route. La locomotive approche, entraînant avec vitesse une longue file de voitures.

L'aiguilleur aperçoit son enfant qui joue entre les rails, non loin de la maison. Va-t-il lancer le train sur ces rails, sur son fils?... Va-t-il, par une fausse direction, sauver son fils et livrer les voyageurs à une mort certaine?...

“ Couche-toi ! ” crie-t-il avec angoisse ; et... il aiguille sur son fils !

L'enfant s'est couché, et le train passe sur le corps... sans l'atteindre.

Le cri de l'aiguilleur eut la puissance de la prière, et le père reçut du Ciel la récompense de son héroïsme.

II.

Un cri d'indignation chrétienne.

Th. Botrel adresse ces vers à M. Combes, qui se rend à Tréguier, en Bretagne, pour l'inauguration de la statue de Renan.

13 septembre 1903.

1

Dans ce festin de Balthasar
Où de fol orgueil ton cœur crève,
Il faut cependant que se lève
Un Breton..., comme par hasard ;

Un Breton désintéressé,
Indépendant, et fier, et libre,
Qui te parle d'un ton qui vibre,
Au nom d'un peuple courroucé :

—“ Que viens-tu faire en ce pays,
Proclamateur de lois infâmes,
Lâche, qui fais pleurer les femmes,
Les vieillards et les tout petits ?

Que viens-tu faire en la cité
De saint Yves-le-Charitable,
Toi qui, dos au feu, ventre à table,
Proscris la tendre charité ?

Que viens-tu dire à nos Bretons ?...
Rengaine ta belle harangue :
Ils ne comprennent pas ta langue,
Ni celle de tes compagnons !

Vil successeur des apostats,
A tous tes serments tu fus traître :
Hier, tu reniais ton Maître,
Aujourd'hui, tu le vends, Judas !

Blême de peur, rentre à Paris,
Protégé par toute une armée ;
Disparais comme une fumée
Sous le souffle de nos mépris !

Par la Bretagne rejeté,
Fuis, tête basse et sans réplique,
Assassin de la République,
Chourineur de la liberté !!!

III.

UN ACADÉMICIEN SACRILÈGE.

(*L'Univers*, 17 décembre 1903.)

M. Pierre Loti, protestant, libre-penseur, pessimiste, ... et académicien, officier supérieur de la marine française, spirituel. — Qu'est-ce donc ?...

Il a imaginé de faire... baptiser sa chatte!!!

Et il l'a fait baptiser en rade de Constantinople, à bord du vaisseau de l'Etat, le *Vautour*, devant une élégante assistance, où figuraient des personnages officiels, notamment le consul-général de France, M. Constans. On y voyait également M. Coquelin cadet, le seul qui fût à sa place, observe l'un de nos confrères journaliste.

La chatte a eu pour parrain (!) le vicomte de Salignac-Fénelon (!!), et une marraine, Madame Roux, épouse du commandant de la *Mouette*, — autre vaisseau de l'Etat.

Pour pontifier, l'on avait choisi un grand-prêtre, musulman de race et de croyance, lequel a consacré la bête... à Odin! Ce pontife, sans rire, était vêtu de blanc — à défaut d'innocence intérieure, sans doute — et on lui avait confectionné une auréole de rayons électriques, — qui le dispense de l'auréole de gloire éternelle.

L'animal a reçu le prénom de *Belkis*, ce qui signifie, paraît-il "jolie fille"; pourquoi pas "ange radieux"?...

Puis un dîner de gala a été servi aux appétits des invités: — l'on le dit pas si la bête... a ri aux éclats, plus que les convives, ni si elle a servi le potage!!!...

En vérité, M. Pierre Loti se livre à des fantaisies profondément spirituelles, bien digne de ses galons d'officier de marine et de son panache d'académicien.

Il y a longtemps, d'ailleurs, que sa réputation est bien assise, sur le respect qu'il professe à l'endroit des convenances — et des croyances qu'il ne partage point.

Toute la presse s'occupe de cette ridicule parodie, dont les catholiques auront le devoir de garder le souvenir. Et, si M. Loti lisait les journaux, il verrait que la nouvelle et honteuse fantaisie, sortie de sa cervelle de matérialiste, donne lieu à de peu flatteuses réflexions... Frémissez sur le Bosphore, ossements des croisés de 1099!... Mais M. Loti, lorsqu'il fut admis à siéger sous la coupole mazarine, a eu le souci de prévenir le public "qu'il ne lisait jamais les journaux."

Voilà un homme d'esprit qui est prêt comme M. Hugues le Roux —, à venir aussi donner aux Canadiens des leçons de morale musulmane — surtout aux Canadiennes!... Quels drôles!

Et l'on continuera à déguster et à savourer les imbéciles romans de cet... **Académicien sacrilège!**

La Coiffure de sainte Catherine.

(Lettre d'un curé normand à l'Univers.)

7 Décembre 1903.

MONSIEUR,

Pourquoi sainte Catherine est-elle la patronne des jeunes filles... et des vieilles? C'est inexplicable, dites-vous dans votre journal du premier de ce mois, mais c'est la coutume.

La coutume n'est peut-être pas aussi inexplicable que vous le pensez.

D'abord, le nom de la sainte — *Catharina* — dérive d'un adjectif grec, qui signifie *pure*, sans tache. N'est-ce pas suffisant pour faire adopter cette vierge martyre comme patronne par les jeunes filles?

— Mais pourquoi par les vieilles? direz-vous.

— Tout bonnement, à mon avis, parce que, dans les paroisses qui possédaient une statue de la sainte, l'usage était, au jour de la fête patronale des jeunes filles, de faire orner, habiller, et même *coiffer* la statue de leur patronne, par les plus *raisonnables*, les plus âgées de la confrérie

La malice des jeunes aura promptement déprécié ce privilège, en faisant ressortir la maturité de celles de leurs compagnes qui *coiffaient* sainte Catherine

A défaut de certitude, cette explication offre au moins toute vraisemblance.

Un curé de l'ORNE.

V.

HERBERT SPENCER. (1820-1903.)

Ce philosophe anglais, qui vient de mourir, en décembre dernier, à subi la crémation, au lieu de l'inhumation.

Ce positiviste et rationaliste s'est prodigieusement appliqué au labeur intellectuel pendant soixante ans. Il a composé quarante volumes, où il a généralisé sa théorie de l'*agnosticisme*, erreur qui regarde Dieu et la nature des êtres comme choses inconnaissables.

Il ne regardait ni si haut ni si loin... Dieu ne compte pas, et l'humanité, engendrée peu à peu par la transformation de la bête en homme, a une entière indépendance, pour organiser et refondre la morale.

C'est très doux à penser, et très facile à croire.

La morale, c'est l'égoïsme — pour un Anglais, c'est joli et bien trouvé. Que chacun cherche son bonheur, et Spencer ose assurer qu'il travaillera de la sorte au bonheur des autres. C'est drôle, obscur : mais Spencer l'a dit.

Si, à son sentiment, les animaux sont nos *ancêtres*, pourquoi Spencer oublie-t-il qu'ils sont nos *contemporains*? Pourquoi ceux qui nous entourent ne sont-ils pas devenus des hommes? Comment se fait-il que — dans une carrière aussi longue que la sienne, — Spencer n'ait pas entrevu la raison poindre dans la cervelle de son chien, — ou de sa chatte? Lui qui a manipulé tant de livres, écrits depuis deux mille ans, pourquoi n'a-t-il pas exhumé un texte qui marque la date d'une transformation animale en homme ou en femme, ou au moins en quelque chose qui leur ressemble?... O nuit!...

Voilà le grave aboutissement de tant d'intelligence et d'effort, d'une vie honorable et studieuse! Vraiment, quand les maîtres penseurs en arrivent là, les disciples et la foule sont bien exposés à perdre leur temps et à déraisonner. Ils ont l'air d'en avoir pris tout à fait l'habitude.

Les manifestations actuelles de l'esprit public font songer à un monde, qui se serait amputé des trois quarts du sens commun, et qui n'en éprouve ni regret, ni malaise, ni honte!

VI.

LA FEUILLE BLANCHE.

(Extrait du *Rosaire*, de Saint-Hyacinthe.)

No. de Janvier 1904.

Cette nouvelle année est une page immense,
Feuille vierge, que Dieu vous charge de remplir.
Elle est blanche, il faudra chaque jour l'embellir :
A l'œuvre, mes amis! le premier mot commence....

Prenez garde! Il est plein de mort ou d'espérance!
Que la plume ou la main n'aille point défaillir.
C'est ici, devant Dieu, qu'on doit se recueillir ;
Pour cette page il faut un écrivain qui pense....

Et pour que ce feuillet reste au livre des Saints
Vous l'enluminez des immortels dessins
Qui sont la croix sublime et les fleurs du Rosaire.

Trempez votre pinceau dans l'humble charité,
Ecrivez pour le temps et pour l'éternité
Avec l'or de la grâce et le sang du Calvaire!...

F. E. HUGON. O.P.

Comment l'avenir écrira l'histoire.

(Univers, 21 décembre 1903.)

Nous traversons, en ce moment, l'une des époques les plus critiques, l'un des temps d'épreuves les plus douloureux de notre vie nationale: l'oppression sans vergogne, le jacobinisme sans grandeur, la Terreur avec une guillotine... de papier timbré, guillotine sèche qui ne donne pas la mort, mais qui supprime le droit à la vie, et qui a des liquidateurs comme exécuteurs des hautes œuvres du cambriolage officiel.

Arrivés à ce tournant de notre histoire contemporaine, les Taine de l'avenir devront se voiler la face; nouveaux Tacites, ils se demanderont comment la France, le pays des Gaulois et des Francs, la terre de la satire Ménippée et de la Fronde, la patrie de Molière et de Beaumarchais, le berceau de cette Révolution de 89, que nous ne confondons certes point avec l'orgie sanglante de 93, le foyer d'élection de tous les sentiments généreux, de tous les élans chevaleresques, de toutes les nobles initiatives, — comment la France a pu se plier si longtemps, sous un régime qui a les "Droits de l'homme" pour devise et pour raison d'être, à la tyrannie la plus éhontée dont jamais peuple d'esclaves ait eu à subir les débordements et les excès.

Ces historiens, ils diront à nos arrière-neveux:

— En ce temps-là, la plus sainte de toutes les libertés — la liberté de conscience — était foulée aux pieds. Le plus sacré de tous les droits — celui du père de famille — était outrageusement méconnu. La plus noble de toutes les missions — celle de l'homme, de la femme renonçant aux joies du monde pour se consacrer aux misères humaines, sous tous les cieux de l'univers — était traitée comme une entreprise séditionnaire et criminelle. Le plus indiscutable de tous les droits — celui de propriété — était apprêté à la sauce gouvernementale et sacrifié aux appétits d'une oligarchie qui eût rendu des points aux pachas de l'Homme malade et aux mandarins de l'Empire chinois.

— En ce temps-là, il n'était plus permis de se réunir pour prier, de porter l'habit qui vous convenait, de mener la vie de son choix, d'élever ses enfants à sa guise, de s'associer pour éclairer l'âme et former l'intelligence des enfants des autres, pour secourir les nécessiteux, assister les vieillards, consoler les malades, jeter un rayon d'idéal et d'espérance dans les cœurs brisés par la lutte pour la vie, enseigner à ce passant qu'est l'homme qu'il y a quelque chose au delà du court chemin, sur lequel il apparaît un jour pour disparaître au premier tournant.

— En ce temps-là, il y avait d'autant plus de licence pour le mal que moins de liberté pour le bien. Les faveurs du pouvoir allaient à la matière contre l'esprit, au drapeau rouge contre le drapeau tricolore, à l'antimilitarisme contre l'armée, à l'Internationale contre la Marseillaise,

aux privilèges contre l'égalité des droits, à la haine contre la fraternité, à la République tyrannique contre la République libérale et ouverte à tous.

— En ce temps-là, une secte s'était emparée du pouvoir et faisait passer 36 millions de Français sous les Fourches-Caudines du triangle et des mômeries ridicules, inventées dans la caverne du Grand-Orient.

— En ce temps-là, par haine de quelques robes de bure, l'exécutif, se substituant au pouvoir judiciaire, seule garantie de l'indépendance et des intérêts des citoyens, supprimait par décret, sans les entendre, des droits acquis, consacrés par des conventions internationales, et laissait protester la parole de la France vis-à-vis des populations annexées.

Devant ce spectacle, l'historien de l'avenir s'arrêtera, indigné, et dira à la mémoire de ces tyrans qui auront passé, comme les fantômes d'un hideux cauchemar, emportant dans la tombe le triste renom et la responsabilité de leurs attentats :

— " Qu'avez-vous fait de la France ?... "

FR. DESCOSTES.

VIII.

Lettre d'une ancienne pensionnaire.

N. B.—Voici une lettre qui révèle le succès du labeur et de l'application aux choses littéraires, durant le séjour au pensionnat. Pour être écrite au courant de la plume, elle n'est que plus naturelle, plus personnelle et mérite qu'elle serve d'exemple et d'encouragement à d'autres : on recueille un jour les fruits de sa peine.

Riv... Ou... le 22 déc. 1903.

Mon Révérend Père,

Me voilà donc à la Riv... Ou..., qui est une solitude parmi les solitudes. Oui, j'oserais dire, à la lettre, sans faire de phrase, que l'on n'entend que le sifflement du vent, que l'on ne voit passer que les nuages.

En abordant ici, j'aurais souhaité vous faire savoir toute la peine que j'ai ressentie en quittant O..., sans échanger un dernier au revoir. Mais comme l'ennui me gagnait un peu, je vous eusse peut-être fait partager une seconde édition des lamentations du prophète. Voilà pourquoi j'ai mieux aimé attendre que le vent eût emporté ces heures de tristesse et ces jours noirs. La tempête a été courte; le ciel de mon petit monde s'est coloré de nouveau, et c'est à la lueur de ses premières clartés que je vous écris.

Je commence à m'acclimater en me liant d'amitié avec ces immenses champs neigeux qui nous environnent. Ici l'imagination est libre de toute extérieure préoccupation, et le cœur et l'âme y gagnent beaucoup en ce qu'ils ne dissipent rien des souvenirs du passé : la mémoire de celles que l'on aime se conserve dans toute sa fraîcheur. Il y a des heures où l'âme s'étend à perte de vue, s'agite, se trouble, s'apaise comme la mer.

Ainsi, le sept décembre, anniversaire de la mort de ma chère maman, j'ai laissé aller mon âme aux pensées douloureuses et consolantes, qui se réveillent en foule à chaque retour de cette époque de l'année. J'ai donc beaucoup pensé à vous — que je vois encore penché sur ses traits pâlis, ses yeux éteints, cueillant son souffle expirant sur votre croix!... Car tel est le privilège de certaines personnes d'attacher à toutes choses la beauté de leur mémoire et d'en déposer la senteur au fond même des sombres pensées de deuil. J'ai aussi communiqué ce jour-là, demandant à Dieu, et appelant ma mère, de me donner, à moi aussi, un bon Père, lorsqu'il m'appellera à lui, à mon tour.

Je vous offre toutes mes sympathies pour la douleur qui vous étreint sur les cendres de votre belle Université. Bien que tardives, soyez assuré qu'elles n'en sont pas moins sincères et vives...

Il me faut compter sur l'indulgence de votre bonté pour me décider à l'expédition d'un semblable décousu. Aussi bien, je vous prie d'oublier la forme pour n'y lire que le sentiment qui l'inspire, ce qui veut dire toute ma reconnaissance inaltérable.

S. G.

IX. — Philosophie du Bonnet de Coton.

(Ecrit pour être dit sur la scène.)

REFRAIN.

O coiffure par excellence,
Bonnet de coton, réponds-moi ;
Sous ton abri, lorsque je pense,
Le plus souvent je pense à toi.
Tu sais, j'ai consacré ma vie
À chercher de tout la raison.
Au nom de la philosophie :
D'où viens-tu, Bonnet de coton ?

I

Originaire de la Chine,
J'y naquis sur un arbrisseau ;
Au bout d'un rameau qui s'incline,
Zéphyr, balança mon berceau.

2

Quand j'eus passé mon premier âge,
De mes langes on me tira,
Et pour un bien long voyage
Sur un navire on m'embarqua.

3

Après quatre mois de clôture,
En France je fus déballé ;
Et, dans une manufacture
Je reçus l'hospitalité.

4

Je n'avais aucune forme encore,
Le jour où j'y fus introduit
Le lendemain, avant l'aurore,
J'étais déjà... bonnet de nuit !

* * *

O coiffure par excellence,
Bonnet de coton, réponds-moi ;
Sous ton abri, lorsque je pense,
Le plus souvent je pense à toi.
Tu sais, j'ai consacré ma vie
A chercher de tout la raison.
Au nom de la philosophie :
Qu'es-tu donc, Bonnet de coton ?

1

Je suis la plus belle couronne
Du roi de la création ;
Du moins, mon aspect ne lui donne
Ni terreur, ni présomption.

2

Le plus grand empereur lui-même
Sur son chef aime à me poser,
Et du fardeau de son diadème
J'suffis à le reposer.

3

Pour me revêtir le poète,
Chaque soir, ôte ses lauriers.
Le lendemain de la conquête
J'orne la tête des guerriers.

4

La tiare, au triple symbole,
A son aide m'a fait venir ;
Et j'ai précédé l'auréole
Sur le front de plus d'un martyr !

* * *

O coiffure par excellence,
 Bonnet de coton, réponds-moi ;
 Sous ton abri lorsque je pense,
 Le plus souvent je pense à toi.
 Tu sais, j'ai consacré ma vie
 A chercher de tout la raison.
 Que fais-tu, Bonnet de coton ?

1

Du matin au soir, je sommeille ;
 Je veille, du soir au matin ;
 Et je fais, pendant cette veille
 L'étude de l'esprit humain.

2

Sans doute je ne l'envisage
 Que sous un aspect rembrani.
 Mais quoi ? L'homme est-il donc plus sage,
 Alors qu'il n'est pas endormi ?

3

Souvent je le vois qui prolonge
 Dans la nuit les rêves du jour ;
 Et toute sa vie n'est qu'un songe
 Dans un chimérique séjour.

4

Si parfois, dans l'insomnie,
 Se raison agit sous mes yeux :
 Vite, à rêver je le convie !
 Quoi de pis qu'un fou sérieux !

* * *

O coiffure par excellence,
 Bonnet de coton, réponds-moi ;
 Sous ton abri, lorsque je pense,
 Le plus souvent je pense à toi.
 Tu sais, j'ai consacré ma vie
 A chercher de tout la raison.
 Au nom de la philosophie :
 Où vas-tu, Bonnet de coton ?

1

Ah ! je suis la loi commune
 Des grandes choses d'ici-bas :
 Rien de plus beau que ma fortune,
 De plus obscur que mon trépas !

2

Quand je tombe en décrépitude,
Je tombe aussi en abandon ;
Et l'homme, avec ingratitude,
Ne fais plus de moi qu'un chiffon.

3

Il m'avait placé sur sa tête,
Il me jette sous ses pieds !
Et je tombe du plus haut faite
Dans la hotte des chiffonniers !

